

V

OECUMENIQUE OU CATHOLIQUE ?

en
capitales
italiques.

Sommes-nous au "commencement des douleurs" ? - Responsabilité
des Chrétiens - Eglise Chrétienté : deux solutions - Frontière
du Corps mystique - L'Eglise n'est pas un ensemble, mais un tout -
Avez besoin de la foi comme les poumons de l'air est-ce déjà la foi ?

A DOM L..., BENEDICTIN) en petites capitales

Bruxelles, le 27 décembre 1939.

Cher et Révérend Père,

Tous ces jours-ci, à travers la joie de Noël, l'approche de l'année nouvelle m'a livré à la mélancolie : j'ai dépassé le milieu du chemin de ma vie et, sur près de quarante-cinq années, combien de mois, de jours, voire d'heures, eserais-je offrir, les yeux dans les yeux, au Maître des Talents ? Quel affreux et décourageant gaspillage ! A part de rares instants, où l'âme, "dans le calme et le silence se tient blottie en Dieu, comme un enfant sevré sur le sein de sa mère" (Ps. 130:2; Isaïe, 66:12-13), sauf ces très rares instants où je réalise ma filiation dans le Christ et trouve une joie inouïe, d'un autre monde, à faire la volonté de mon Père, à couler mon vouloir dans le sien, presque toujours je n'ai fait que le mal, comme je respire, bêtement, puérilement, pour rien, rarement par malice métaphysique : voir la volonté de Dieu et, soit la haïr, comme un enfant boudeur, pour ce qu'elle ajoute, semble-t-il, au poids, à la chaleur du jour, soit tout bonnement

la laisser glisser d'épaules trop lasses ou trop lâches. C'a été, plus souvent, par "daemonisme", par devily, au sens purement britannique, par impi-shness, sous l'éperon d'une atavique, d'une adamique indifférence passionnée de joueur (sauf qu'il est plus vrai, plus tragiquement réel, de jouer son âme que son salaire au tapis vert). C'est le vertige du tout ou rien : saint ou crapule. Il commence à m'indifférer parfois d'être tenu pour une crapule, depuis que Dieu m'inspire de vouloir être un saint. Car je crois à l'obligation de la sainteté, à l'absolue rigueur de l'appel; relisant, ces jours-ci, les Méditations sur l'Évangile de Bessuet, j'arrivais à une double et bizarre conclusion. D'abord et surtout, la réalité du drame salvifique m'apparaissant parfois brusquement avec un relief, une consistance et comme une dimension nouvelle - ce que peut apporter, mutatis mutandis, la substitution d'acteurs vivants aux images à deux dimensions se mouvant sur l'écran du cinéma : n'y aurait-il point là authentique présence, spirituelle il est vrai, analogue à celle du Christ souffrant durant la Messe ? (1) - la vie et la passion de Notre-Seigneur se détachant alors, pour ainsi dire, de la toile où la routine les avait pour moi figées, je me suis trouvé pris d'une pascalienne angoisse devant ma criminelle terreur en Gethsémani et la réprobation qui me guetterait sûrement sans l'ineuë miséricorde de Dieu, bien plus terrassante pour l'orgueil et la dureté du pécheur que sa justice. Le caractère dramatique de ce jeu - dont l'originel pari est d'habitude incoscient : ab occultis meis munda me ? - s'impose alors à moi si fortement, que c'est effectivement comme un appel, une voix. Cela résonne en moi si loin qu'il me semble, parfois, avoir, de mes oreilles, entendu cette voix... Pure illusion, je sais bien. Et, d'ailleurs, presque aussitôt, une autre voix, plus proche encore - hélas ? - que je hais, que je voudrais étouffer, même au prix de ma vie, distille le doute, la négation : "Chimères ! Tout cela n'est que mirage et conte de fées !" Cependant, jamais, ce second appel - celui d'en-bas, du néant - n'a laissé en moi aucune volonté de le suivre. Et, toujours, au contraire, je conclus à la nécessité de persévérer, avec une croissante mortification

de moi-même, dans l'intransigeant service de Dieu voilé, caché, nié, à peine obscurément entrevu. Ce qui reste, malheureusement, de l'autre appel, c'est une corrodation de la moelle spirituelle, une faiblesse, une lâcheté au cœur même de l'être : c'est l'impuissance. Ainsi, de jour en jour, s'affirment à la fois ma volonté sérieuse, persévérante, de ne pas mourir avant d'avoir au moins une fois goûté la nourriture de Jésus-Christ, une fois si sincèrement et pleinement accompli la volonté du Père, qu'il n'y ait plus, entre Lui et moi, d'autre différence que celle de l'être - et mon infirmité pécheresse, qui me nâvre, que je porte comme la pire des croix, mais à laquelle mes épaules trop souvent s'habituent ?

J'en suis là ces jours-ci. Et combien d'années me restent ? Pour faire quoi ? Et à quoi bon ? Car il n'y a pas que moi, naturellement ?

Pour moi, je suis des tiens, falote caravane...

Le destin de ces deux milliards d'hommes - où sont-ce tout bonnement, moi-même y compris, comme à Ninive, jumenta multa, des animaux à face d'homme, qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistram suam ? - d'autant plus loin de Dieu, d'autant plus prisonniers de leur ruse, de leur violence, qu'ils sont dupés par le mirage de leurs cultures et civilisations... ce destin qui nous menace d'un déluge de boue plus encore que de sang, d'une hémorragie spirituelle saignant l'âme même du genre humain, si vous saviez comme cela m'accable, comme j'en vois chaque jour plus cruellement l'inmanquable logique et certitude ? Mais, dès lors, comment prier pour ce monde ? Comment accepter de me conformer à ce siècle ? Je me trouvais, hier, par hasard, dans la rue Neuve (c'est rare : j'y vais le moins possible). Eh bien ? j'ai fui. Ce n'est pas comédie ou pose : la vue de cette foule, de ces étalages, de cette fiévreuse activité, de cette agitation mercantile et jouisseuse où - j'en avais l'intuition nette, indubitable - la préoccupation des biens éternels n'entre pour rien, m'avait frappé comme un signe, un sacrement de l'enfer. Si je n'étais marié - car les devoirs d'état consti-

tuent l'ascèse providentielle, l'oubli de soi "de toutes les heures" - avec quelle nostalgie je fuirais en quelque Chartreuse, puisqu'un ermitage à la Charles Foucauld est impossible en Belgique ? Dans le 24^e chapitre de St. Matthieu, le Seigneur ne conseille-t-Il pas de fuir au désert ? Mon siècle me jaillit de la gorge avec une violente nausée : je ne me sens chez moi, malgré la "loi de péché qui est dans mes membres" que là où, parmi les frères, les petites du Royaume, je puis adorer Dieu, à mon tour laver les pieds du Maître, hors cette atmosphère de folie, de sourde (et sans doute bientôt violente) ivresse, qui donne le vertige, qui trouve même en nos cœurs chrétiens de secrètes et très anciennes complicités : et quoniam abundabit iniquitas, refrigescet caritas multerum...

Car même chez nous, Chrétiens, combien sont faits pour l'adoration, pour l'action de grâce désintéressée, pour une prière vraiment latreutique ? Combien d'entre nous exultent habituellement par l'Esprit-Saint pour bénir le Père, Seigneur du Ciel et de la terre, d'avoir disposé toutes choses comme bon Lui semble : quoniam sic placuit ante Te ? Il faut, au contraire, pour arriver vraiment à "prier", commencer par "veiller", par se faire violence, par résister, difficilement et douloureusement, à sa nature lourde et torpide. Nos demandes visent si peu l'essentiel, le Royaume et sa justice ! Hier encore, en disant le Pater - la prière même de l'Homme-Dieu, et par laquelle nous Lui donnons accès dans nos cœurs pour y perpétuer ici-bas son "interpellation toujours vivante" auprès du Père - j'étais frappé par l'irréalisme, par le pyttacisme superficiel et routinier, avec lequel je formulais les premières requêtes, proprement et directement théologiques, alors qu'il nous est donné, privilège inouï, de collaborer, fût-ce tout bonnement en intention, par la toute-puissance d'une prière faite au Nom de l'Homme-Dieu, à la glorification de Yahweh, à la sanctification des créatures faites à son image et en vue de sa ressemblance (2), à l'avènement du Règne, c'est-à-dire, suivant certains Pères, à l'empire universel du Paraclét, à l'accomplissement social,

cosmique de la Volenté divine, de cette Volenté de sanctification et de déification, dans les mondes purement spirituels comme ici-bas. Nos humbles, ignorantes, incompréhensives, mais confiantes demandes contribuent - comme il en est éternellement décrété - à la gloire et à la majesté du Dieu trine. C'est à proprement parler, un privilège inouï. Cependant, toute cette première partie du Pater nous laisse presque toujours atones, inertes, irresponsive, comme disent les Anglais. Mais donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : voilà qui fait autrement notre affaire; il s'agit de nous, de Dieu même à propos de nous - nous respirons ! Nous ne savons pas prier, nous ne savons même pas demander. Si 1940 devait manifester violemment la crise qui, déjà, résulte de notre apostasie sociale, quel serait le témoignage des Chrétiens ? Verumtamen Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra ?.. Le recours constant des "fidèles", à travers les âges, pour "combattre" le monde, aux méthodes et procédés de ce monde, généralement sur le terrain du monde, ne révélerait-il pas la misère et précarité d'une foi qui juge insuffisantes les armes divines ?

Mon Père, je ne fais pas de littérature; mes amis disent que je parle comme j'écris. C'est parce que j'écris comme je parle. Or, les jours qui s'approchent me gavent, déjà, d'images apocalyptiques. Avant-hier matin - c'était, pour Noël, la Liturgie de St. Basile - le tragique panorama que déroule la prière consécatoire, après le Sanctus, m'est apparu si terriblement vrai, je l'ai vécu avec une telle intensité, brusquement l'abîme où se jettent les hommes - stupidement fascinés par le vertige d'en-bas : altitudines Sata-nae - ce gouffre m'est apparu si évident : comme quelque chose de vivant, quaerens quem devertet - mais, en même temps, l'amoureuse patience (et passion) de Dieu bafoué m'a si totalement pénétré d'amour, d'épouvante et de componction - que je suis vaille que vaille resté à la Messe en sanglotant, malgré tous mes efforts pour ne pas stupéfier les fidèles. Je me sens si faible, si nu, si désarmé, si indigne; si incapable de quoi que ce soit de bon, devant

ces redoutables années nouvelles - et, malgré tout, par mon propre effarement devant ma croix, si complice, si solidaire de ces deux milliards de créatures que le Verbe d'amour ne peut avoir semées sur cette planète pour rien, pour leur perte... Comme je comprends le Psaume 130 :

Mais ce pessimisme - qui pêche peut-être contre la vertu d'espérance, encore qu'il aille incompréhensiblement de pair avec une indéradicable confiance dans le "dernier mot", qui appartient à Dieu; mais est-ce ici-bas, qu'Il le prononcera ?... mon espérance est "eschatologique" - cette amère lucidité ne doit pas m'empêcher de vous souhaiter, par la prière, une année féconde, qui plaise au Maître, qui vous libère, qui vous rende, en dépit du séisme qu'on sent venir, "parfait, saint, paisible et sans péché", comme disent nos Litanies orthodoxes. Pour moi, en toute vérité, il est des moments où eupie dissolvi et esse cum Christo. Seul, le sort de ma chère femme me tient à cœur; encore est-ce manque de foi, de confiance vraiment filiale. Tout le reste serait quitté sans regret...

(Ici un passage autobiographique censuré par l'auteur)

..... Le diagnostic du Père C..., qui m'écrit de la ligne Maginot, coïncide en partie avec le vôtre, sauf qu'il m'attribue un instinct, un sens véritable de l'Eglise, de l'Eglise réelle et vraie, alors que vous me croyez encore attaché à je ne sais quelle fiction, quelle reconstitution à la Cuvier de "l'Indivise et Conciliaire", tout comme un "angle-catholique". Pourquoi soulever derechef ces problèmes, alors que je crois, alors que je veux croire, sans réserves ni restrictions, ce que vous-même croyez avec des millions de Catholiques ? Pourquoi me tenter encore ? Vos suggestions, qui tiennent un peu du réquisitoire, me poussent à réfléchir à "tout cela" et je ne le fais plus sans trembler. Elles suscitent, par exemple, les idées que voici, où se formule effectivement le problème Oecuménisme ou Catholicisme ?...

En fait, comme vous me l'écriviez vous-même, il y a deux ans, ce problème est le seul que pose, en ecclésiologie, l'actuel état du rapprochement entre Chrétiens; les vieilles controverses sur la nature et le régime de

l'Eglise disparaissent devant lui. En tout cas, voici comment il se pose à mes yeux : si l'Eglise organique, la souche, le tronc, dont les grandes communions séparées ne seraient alors que des branches segmentées, sans part à la vie, à la sève originelles - pardonnez-moi, je "transpose" maladroitement votre pensée : je n'ai plus votre lettre sous les yeux - si donc le Corps mystique de Jésus, unique et authentique, a pour centre médullaire le Siège romain - et j'ai des raisons à posteriori de le croire, eù vous-même en avez à priori (3) - quel rôle, dans ce cas, attribuer à la Chrétienté prise au sens large (4) ? Plus encore : tenant compte de ce qu'un de Luge, un Pie IX, un Père Maréchal (à propos d'Al Halladj, par exemple) ont écrit de la grâce hors des frontières visibles de l'Eglise, peut-on dire qu'un Ramakrishna, un Tagore, un Gandhi, en font partie (5) ? C'est qu'ici l'infinie, l'incompréhensible dilection de Dieu - "qui nous a aimés le premier", jusqu'à mourir pour des pécheurs (1 Jean, 4:10 et 19; Rom., 5:6-10) - l'amour de Dieu, dis-je est en cause. Dans Le Christianisme et les Temps présents, anticipant sur la Rédemption de Mars de Pierre Nothomb, Mgr. Bougaud croyait à "l'immense Eglise stellaire", en y incorporant "les habitants des univers lointains", "les humanités des galaxies". Soyons plus terre-à-terre et moins romantiques : le Corps mystique dépasse-t-il l'Eglise romaine, dépasse-t-il même la Chrétienté ? Et celle-ci, l'ensemble des âmes consacrées au Père en Jésus et par Jésus, cette Chrétienté baptisée, souvent munie de Sacrements "valides", assurément visitée par la grâce, et qui peut montrer ses apôtres et ses saints (Livingstone, John Keble, Robert Delling, Séraphim de Sarov, Théophane le Reclus), est-elle normalement habitée par l'Esprit (6) ? Est-ce elle entière qui a reçu la promesse d'indéfectibilité (attachée à cette guidance collective du Paraclét) ? Je ne vois, digne du nom d'Eglise, au sens de L'Eglise, que Rome, ou cette Oecuménique.

Dès lors, faut-il réduire à Rome tout le Christianisme vivant, fécond, objet "normal" des divines complaisances ? Je viens de relire Görres, Creutzer,

Möhler, Karl Adam, Congar encore. Eh bien ! comparée aux autres confessions religieuses - et vous admettez que j'en sois encore au stade où l'on ne peut se soustraire à de telles comparaisons - Rome occupe certainement une place unique, j'allais dire : transcendante. On ne peut concevoir la Chrétienté, comme Eglise, sans Rome au centre. Point de vue des Anglo-Catholiques "extrêmes", je pense. Mais peut-on concevoir Rome, comme Eglise, sans la Chrétienté ? Est-ce là le point de vue romain, obligatoire ? Je suis prêt à m'y rallier sans réserves, s'il faut, mais par esprit de foi, sans y voir clair encore. Toutefois - fides quaerens intellectum - j'aimerais y voir clair. D'où ces questions.

"Place unique", disais-je plus haut. Mais faut-il ajouter : absolue ? Si l'unité véritable est à ce prix, ce qu'il me faut investiguer encore, je suis prêt à l'admettre, sous bénéfice de compréhension ultérieure. Mais alors, quoi penser de la Chrétienté ? Pusgy, Florence Nightingale, Dean Church, Jean de Cronstadt, Mackonechie, les rénovateurs du luthérianisme en Schlesvig-Holstein il y a cent ans (je songe à l'équipe de Neuendettelsau), les fondateurs du Schweizer Diakonieverein Sedau Sundar Singh, sont-ils au sens paulinien du terme, des "saints" ? Comme individus et malgré leur Eglise, oui, dira-t-on. Mais ces individus sont deux fois plus nombreux que les fidèles de l'Eglise romaine. Mais encore, à moins de tenir les autres Eglises - en tant qu'Eglises - pour des mirages, des fantômes, des apparences d'Eglises, et l'Oecuménisme pour un total de fantômes et une fédération d'apparences (ne serait-ce pas pousser fort loin la gageure : une logique devenue folle ?), comment résoudre ce problème ? Car je dois le résoudre. Il ne s'agit pas là, pour moi, de "divertissement", de jeux d'esprit; mais ces questions priment, pour la tranquillité de mon esprit, même celle de mon gagne-pain, même celle de cette guerre, dont j'attends avec angoisse le déferlement subit sur toute la planète. Avant d'esquisser les deux solutions que j'entrevois, laissez-moi vous dire que la logique (mais je m'en méfie : elle m'a mené jadis si loin du bercail !) et le loyalisme envers l'Eglise catholique, dont j'ose

déjà le fils, m'inclinent à faire mienne la solution la plus "dure", alors que ce que mon cœur puise dans l'Évangile de tendresse, d'humilité, de zèle envers tous mes frères baptisés, me fait pencher vers la position "œcuménique" du problème.

Car je ne vois que deux solutions, et je viens d'esquisser la première : il n'y a d'Église que la Sancta Romana, Romana parce que, depuis les schismes et les hérésies, il faut bien la désigner par un nom distinctif, donc "séparatif". Je préfère, d'ailleurs, lui donner son nom d'avant la rupture orientale : "L'Église" tout court, voire (avec Origène et déjà Celse) "La Grande Église", l'Universelle, la Catholique, celle qui, étant faite pour tous, groupe et unit tous. L'usurpation (dans le chef des communautés dissidentes) ne constituant pas un titre, elle seule resterait la Catholique; les sections centrifuges, celles qui n'ont pas aimé l'unité d'abord et avant tout, détachées donc du tronc, ayant rompu le lien organique pour se constituer chacune sur son Aventin, ces sections se caractérisent chacune par rapport à elle, la voici bien obligée d'en faire autant : elle se dira donc "romaine"... L'Anglicanisme, la Church of England - et non pas in England - revendique l'honneur, comme Sir William Harcourt, l'a proclamé un jour à la Chambre des Communes, d'être l'establishment, l'institut religieux d'un peuple, d'une race (7), et la Non-Conformity ne se définit que par opposition à sa prelacy. Le Protestantisme se définit, dans les termes, une opposition à la tradition religieuse de l'Occident (8). Enfin, l'Orthodoxie, comme les Églises hétérodoxes d'Orient, considère sa nature sous l'angle de la doctrine : c'est, de rechef, opposer à un adversaire son propre formulaire, ses propres interprétations théologiques. Ainsi, toutes ces communautés ecclésiastiques, à s'en tenir aux noms divers qu'elles revendiquent respectivement, se définissent comme une contradiction, ^{ne se posent dans l'être qu'à l'inverse de} ~~ne~~ quelque chose. Mais Rome ne tire son nom, ni d'un peuple, ni d'une race, ni d'un système gouvernemental ou de la négation de ce système, ni même de

l'affirmation ou du rejet d'un formulaire doctrinal. Cette Eglise est catholique, et il ne peut y avoir, par définition, qu'une seule catholicité. Elle est donc, comme disaient les Anciens, "la Catholique", celle qui apperte tout à tout l'homme et, par conséquent, à tous les hommes. Elle ne s'est définie Romaine qu'après-coup et par réaction; mais ce nom n'a rien de géographique, de "phylétique" comme diraient nos frères orthodoxes. Il exprime simplement, comme le voyait déjà St. Irénée, la continuité, la persistance dans l'être total (institutionnel, liturgique, doctrinal, etc.), la permanence "catholique" de tous les Chrétiens fidèles à la tradition apostolique garantie par "les saints appelés par Dieu qui sont à Rome", par le noyau d'unité qui nous transmet le message de Pierre et de Paul. Rome est ainsi un nom positif, qui ne s'oppose à rien et ne met en vedette aucune caractéristique particulière.

L'essence et l'unité de l'Eglise ne doivent rien à un contrat social, à une volonté d'union, moins encore - s'il se peut ? - aux péripéties de l'Histoire; elles préexistent, elles sont prévues et prévoulues : peuple, au témoignage de l'Ecriture, et non peuples, Corps unique, unique comme Corps, donc visible et tangible sous le rapport de l'unité (Matt., 21:43; cfr. Deuté. 7:6 et 14:2; 1 Pierre, 2:9). Aussi réellement nation, donc individualité transpersonnelle, que l'ancien "peuple élu", si rigoureusement circonscrit pour lui donner une physionomie unique, à la fois continué et dépassé par l'Eglise.

Si cette dernière est, comme je le crois, "Jésus-Christ répandu et communiqué" (la formule est de Bossuet), comment concevoir ce Christ écartelé, réduit à l'état de disjecta membra ? La Première aux Corinthiens répond déjà : Divisus est Christus ?... Or, à ce compte, ne semble-t-il, l'Eglise ne peut être fédération, collectivité, mais universalité (fusion de l'un dans le divers). Un ensemble, un total, un composé dont chaque partie, s'agissant ici de la vie divine et de l'être surnaturel, pourrait, sans perdre et cet être et cette vie qui le communique, se soustraire à la symbiose commune : non. Mais un individu, sui generis c'est entendu - donc, par analogie et dans la mesure

où l'expérience naturelle peut rendre compte des réalités surnaturelles révélées à la foi - donc un tout, un véritable tout, doué d'une existence et d'une vie propres, et au sein duquel les parties, [recevant de lui, d'en-haut, "l'huile précieuse", la "rosée" de la grâce,] ont leur propre vie personnelle, dérivée, relative, dépendante et conditionnée (Psaume 132:1-3; Jean, 5:21 et 28). Un fédéralisme ontologique - [relevant, comme l'a vu le P. Congar, du nominalisme] - un pluralisme à la base même de l'être, dans l'Eglise - sans le sui conscia, sui memor, sui compos, EN TANT QU'EGLISE; et quel est, chez elle, l'organe de cette cohérence vitale, de cette unité ? - un tel fédéralisme est impensable. Fédéralisme quant à l'écclésial, cela se conçoit : in dubiis libertas. Mais l'être est un, ou n'est pas. L'Eglise n'est pas plus les Chrétiens, que Dieu, l'Etre, n'est l'ensemble des êtres. C'est l'Eglise qui "fait" les Chrétiens, non les Chrétiens qui "font" l'Eglise. [Ces théologiens orthodoxes - le Père Boulgakov, par exemple - qui voient dans l'Eglise, au premier chef, essentiellement, une "vie commune", une participation, somme toute un rapport, non seulement bergsonisent en ce qu'ils tiennent pour un mouvement sans mobile, ou du moins plus réel que le mobile - la fonction créant l'organe - mais renouvellent en ecclésiologie l'erreur de ces médiévaux pour qui l'être, avant d'être Dieu, Ipsissimus, n'était que l'univoque possession du cosmos racheté, l'unité mère de l'unisson, mais cet unisson, cet accord et pour tout dire, ce rapport.]

Dès lors, me vois-je forcé de conclure, six cent millions de Chrétiens appartiendraient à l'Eglise, à l'unique et seule Eglise, mais imparfaitement, incheativement; comme des rebelles appartiennent quand même à l'Etat, malgré qu'ils en aient, au delà de leur volonté consciente : pour ce qu'ils affirment de commun avec elle, dit-on... plutôt, eserais-je rectifier, parce que, s'ils sont Chrétiens, c'est par la grâce, c'est par la greffe. Mais l'on n'est greffé que sur le Christ, sur un seul Christ, et Il est - passez-moi cette trivialité - l'indévissable tête de l'Eglise (imaginez une tête, vissable à volonté sur plusieurs corps : on en arriverait là ?..) Il est le germe,

le plasma germinatif, l'origine et principe, comme répètent les Prophètes et l'Apocalypse; de sorte qu'être (par Lui) greffé sur Lui, c'est, qu'on le sache ou non, l'être sur l'Eglise. Dans cette hypothèse, qui ne paraît rejoindre les vues du R.P. Congar, Orthodoxes et Protestants seraient d'Eglise parce que Chrétiens, parce qu'ils ne pourraient pas ne pas l'être, étant du Christ (9). Appartenance, non pour ce qu'ils confessent (à la surface consciente de leur vie croyante) de commun avec elle, mais parce que devenir "une seule plante avec le Christ", c'est être enraciné ontologiquement dans l'Eglise (10).

L'Eglise n'est pas un ensemble, mais un tout, et vivant : qui aedificatur ut civitas, cujus participatio in idipsum. Or, comme il faut bien qu'obéissant à la loi des corps, elle soit "quelque part" et ce "quelque part" - j'en ai mes raisons, a posteriori - ne pouvant être ni Genève, ni Byzance, ni Canterbury, mais Rome, il n'y a pas de Chrétienté en-dehors de Rome, sauf pour ceux qui tiennent aux "fausses fenêtres pour la symétrie". Il y a LA Chrétienté, incarnée, donc "sacramentelle" comme Jésus-Christ (11), prolongeant créaturellement le théandrisme (12), et cette unité à la communion, la

romaine, pour expression. C'est si je ne m'abuse, l'ancienne thèse orthodoxe, de la tendance byzantine-slave à l'effritement et au docétisme ecclésiologique (dont les premiers symptômes datent d'ailleurs, chez beaucoup de hiérarques orientaux, du 4^e siècle).

Telle je vois la première solution, la "romaine". J'en viens à la seconde, dont j'ai trouvé l'expression la plus complète et la plus nuancée chez F. Heiler. En cette hypothèse, ni la Chrétienté (dotée, cette fois, d'existence individuelle et réelle, et non plus "fantôme"), ni Rome, ne sont des entités achevées. Dans la solution précédente, au contraire, si la Chrétienté n'a pas d'existence réelle comme tout, comme personne sui generis, Rome, elle, est achevée quant à l'essentiel, dès lors qu'il y a, pour l'organisme complet - sens et organes, fonctions et membres, quant au visible et à l'invisible - le centre de gravité; Rome est, dans cette hypothèse, un vrai corps, unique, mais mutilé. Il y a, par centre, dans la solution n°2, soit

un seul véritable corps : la Chrétienté, dont Rome n'est qu'un membre schismatiquement détaché, soit- pour d'autres - deux corps; mais, pour les uns comme pour les autres, de même qu'au dire de l'Apôtre le Christ ne trouvera sa plénitude théandrique (12) qu'à la fin, quand tout Lui sera soumis ou plus exactement incorporé, l'Eglise étant son achèvement et sa plénitude, ainsi l'Eglise elle-même, soit qu'on l'identifie à la seule Chrétienté, soit qu'on accepte le parallélisme Rome-Chrétienté, doit s'incorporer, pour être non seulement tout à fait elle-même, mais vraiment elle-même, tous ceux qui ne lui appartiennent encore "qu'en espérance". De même qu'il y a, pour Jésus-Christ, les hommes qui de droit sont à Lui, voire virtuellement, et même "toutes les créatures" (Rom., 8); de même qu'il y a ces milliards d'humains qui sont au Verbe sans être encore au Christ, au Fils invisible, sans être encore au Fils visible - et ils n'en constituent pas moins une véritable humanité, pas "fantôme" pour un sou, mais qui n'est pas encore "devenue ce qu'elle est" (St. Ambroise) - ainsi, tant d'hommes sont à la Chrétienté sans être encore à l'Eglise. Celle-ci, somme toute, exprime, incarne, projette sous le regard de la Chrétienté, laquelle, Corpus mysticum, est au Verbe non incarné, ce que celle là, Corpus visibile est au Seigneur Jésus, "envoyé dans la plénitude des temps".

Alors que, dans la première solution, la Chrétienté n'ayant pas valeur d'Eglise, n'est au fond qu'un nom, les Chrétiens, même séparés de Rome, appartenant à l'Eglise - inséparable, elle, de Rome; alors que, dans cette hypothèse, il y a place, en dehors de Rome, pour tous les individus, comme Catholiques in spe, mais non pour un seul Corps groupant tout les Chrétiens visiblement séparés du Siège romain, de sorte qu'on reconnaît à l'Eglise dont il est le centre une valeur absolue - par contre dans la seconde hypothèse, dite "catholique non-romaine" si Rome est nécessaire à la Chrétienté pour parachever, celle-ci n'en a pas moins sa propre réalité sui generis et est indispensable à Rome, non comme virtuelle plénitude et couronnement, le plerôme à venir - thèse que pourrait professer n'importe quel catholique - mais comme

mais comme souche, comme tronc dont Rome ne serait qu'une branche. Cette conception "oecuméniste", qui rajeunit la vieille Branch theory anglicane, considère Rome, non comme l'Eglise, mais comme un organe indispensable à l'Eglise, à son bene esse, d'ailleurs, plutôt qu'à son esse. L'Eglise, dans cette hypothèse, existe déjà dans la Chrétienté tout entière, mais inchoativement; il lui manque un nexus, un centre d'unisson - je ne dis pas : d'unité - et ce centre, c'est Rome. Le passage à Rome de la Chrétienté [~~- in novissimis diebus, vaticinait Seleviev -~~] plénifierait la Grande Eglise d'Occident, l'identifierait enfin à l'Eglise tout court, lui donnerait la valeur absolue qui lui manque encore. Mais voilà : peut-on devenir absolu ? Et peut-on devoir ce caractère à des événements historiques, relatifs ? Autrement dit, dans l'une et l'autre solution, la Chrétienté doit jussionner à Rome. Seulement, dans la première, la Chrétienté devient l'Eglise en adhérant à Rome; dans la seconde, c'est Rome qui devient l'Eglise en adhérant à la Chrétienté (15).

La solution n°2 donne un sens et une valeur, d'ailleurs relatifs, à l'oecuménisme non-romain, à l'effort de fraternisation qu'il exprime; la première ne laisse place qu'à la charité miséricordieuse pour les individus. Dans l'un et l'autre cas, Rome n'est pas assimilée aux "corps" flottants de la Chrétienté, soit protestants, soit orthodoxes.

Evidemment, j'ai "grossi" pour schématiser. Mais laquelle de ces deux solutions - si l'une des deux - serait acceptable à Rome ? La logique de la première est plus rigoureuse; elle satisfait mieux la probité de l'esprit, et c'est vers elle que je pencherais, s'il est loisible à un Catholique d'y incliner. Mais la charité de la seconde paraît plus compréhensive, plus soucieuse du réel vivant. Et que suis-je, cette fois, ô sévère censeur ? Catholique "tout court" ? Ou, à vous en croire, encore infecté de "catholicisme non-romain" ? Orthodoxe ?

Devine si tu peux, et dis-le si tu l'oses ?

Excusez, en tout cas, le décousu de ma pensée. Vous connaissez ma manie :

je m'assieds devant ma machine-à-écrire, sans savoir trop quoi dire. Et c'est en "tapant" que j'accueille les idées, en tels essaims que je n'en puis noter que quelques unes, les plus faciles à saisir par le "discours" mental. Ce qu'elles recèlent de plus intuitif, et qui m'apporte parfois inopinément force et joie spirituelles, s'évanouit et ne me revient que dans la prière, pour rédisparaître aussitôt. Ainsi, mes lettres charient à la fois beaucoup d'allusions heurées et de rares pépites. Je n'ai malheureusement ni le temps ni le don de "penser", de combiner et de systématiser des idées : le monde des intelligibles se précipite sur moi comme une armée d'aérolithes sur la planète. Il me faut noter au vol, mais c'est déjà passé. Mes "pensées" vont plus vite que moi. J'ai horreur de me relire ! Ceci soit dit pour excuser le coq-à-l'âne de mes élucubrations.

Encore un mot : ce que vous me dites de ma manière "trop théologique" de lire la Sainte Ecriture me paraît douteux. Je lis l'Ecriture selon mes besoins du moment; il y a un temps pour l'édification, et un temps pour l'étude. Je suppose qu'il en est d'ailleurs ainsi pour tout le monde, et que n'importe quel théologien varie ses lunettes intellectuelles, lorsqu'il lit l'Evangile ou St. Paul, d'après la fin qu'il poursuit : piété pure ou interprétation doctrinale.

Dimanche soir, je fus encore aux Grandes Complies et Matines de Noël. Mgr. A... était là; il m'appertait, en témoignage d'affection paternelle, une "bûche" de Noël. A la fin de l'Office, le bon Archevêque m'embrassa. Le chagrin du pauvre homme me fait peine d'avance; il ne comprendra d'ailleurs pas. A l'exposé récent de mes doutes et difficultés, il répondit par des boutades et le conseil de lire La Dodécade des Apôtres, du Métropolitain Serge de Tokio... En réalité, c'est le besoin d'être parfaitement sincère, donc de ne me cacher à moi-même aucun problème, de ne fermer les yeux devant aucune difficultés, qui m'a conduit où j'en suis. Mais, à propos, voulez-vous, cher Docteur - un peu trop chirurgien ? - me dire exactement où en est le malade ? Tout ce que je ressens, c'est, pour l'instant, le grandissant

désir d'être autre part, loin de cette planète, avec le Christ. Il faut du courage pour rester comme une sentinelle au poste. De la foi.

Hélas ! la foi, c'est ce qui me manque le plus : credo, Domine, sed adju-
va incredulitatem meam .³/₈ A me lire, on pourrait m'en croire débordant; des amis me disent parfois m'envier son abondance, et l'admirer. On m'a demandé, tout récemment, dans tel milieu pourtant catholique, une conférence à des jeunes gens, "pour les fortifier dans leur foi par la contagion" de la mienne. Je me suis récusé, confus. C'est qu'en effet, tout en écrivant avec une parfaite sincérité ce que vous veniez de lire, tout en priant - beaucoup, souvent, de tout mon coeur - en rabotant avec persévérance mon égoïsme par amour de Dieu et de Jésus-Christ, j'ai comme une tunique de Nessus collée à mon âme : "Et si tout cela n'était qu'une magnifique chimère ? Si les matérialistes étaient dans le vrai ? Si l'apparence des choses était leur réalité ? Si la critique rationaliste des Ecritures avait raison ? Si le monde était sans âme, sans signification, sans Dieu ? Ah ! ce serait atroce et mortel ! Seigneur, Seigneur, je fais des vœux, je désire, je veux de tout mon être que Vous soyez, même avec les redoutables risques de votre justice ! Comme je donnerais ma vie pour que le Christianisme fût vrai, que les Evangiles fussent cent pour cent authentiques et véridiques ! Mourir n'est rien, mourir est une joie, si l'on a la certitude inébranlable que la vie et la mort ont un sens, un aboutissement, si l'on savait avec assurance que le dernier mot de toutes choses est Lumière ! Comme on oserait courir tous les risques, si le monde était, sans aucun doute, l'ombre projetée par un Vivant ! Oh ! faites, mon Dieu, que Vous soyez ! Je ne vous demande pas de voir, mais de vraiment croire. Je ne vous demande aucune révélation, mais, au sein même de ma nuit, d'être affermi dans la foi. Alors que, de plus en plus, d'épaisses ténèbres recouvrent mon âme... Je ne leur céderai pas. Je vivrai, j'agirai, je prierai, comme si Vous existiez, comme si j'en avais l'assurance absolue. Mais, sincèrement - et, si Vous êtes, Vous le voyez avec miséricorde, j'en suis sûr ! - si cette foi catholique en laquelle je veux vivre et mourir ne me trompe pas,

je me le demande, on me le demande au fond de moi-même, et j'en souffre, cela me ronge, cela me plonge dans l'angoisse de la déréliction ? Vous qui m'avez créé, si Vous êtes, ayez pitié de moi ? "

A la prière du soir et du matin - et souvent, le jour, j'élève mon âme tout simplement et filialement - mettez-vous en présence de Dieu, disent les manuels de piété... Ils ont facile à dire ? J'ai voulu suivre l'admirable méthode de Bossuet (14). Chaque jour, au saut du lit, j'adore et j'offre. Mais où donc est la "présence de Dieu" ? J'entends bien que je ne puis exiger qu'elle soit sensible. Mais tant d'autres Chrétiens en ont la paisible assurance ? Elle leur est plus certaine que l'existence de la Chine... Alors que, sitôt formulé du cœur ou des lèvres l'acte de foi en la présence divine, c'est plus fort que moi : je me dis - ou l'on me dit : "Il n'y a pas de Dieu, l'univers est vide, la vie est bête, tu n'es que chair et demain tu ne seras plus !" Ce sentiment de l'anéantissement promis à toutes choses est comme un coup de poignard dans l'âme. Rarement, je lui oppose des raisons : elles me paraissent tout au plus bien plus plausibles que les raisons de douter ou de nier, et qu'est-ce qu'une plausibilité ? D'où mon impatience envers l'apologétique. Le plus souvent, je balais ces tentations et prie, s'il se peut, davantage. Mais le dard est dans la plaie; ma prière, empoisonnée, est comme paralysée. Un saint Religieux me dit que, telle quelle, cette prière rejouit le Cœur infini. Certes, j'en tombe d'accord : preciosa mors sanctorum in conspectu Ejus, et c'est bien un mort ? Mais encore faut-il qu'Il soit, et, dans ces moments redoutables - dont l'impur relent me poursuit - oserais-je attester que je crois ? Il y a en moi, alors, tout au plus le désir ardent, presque désespéré, de croire - la faim et la soif, jusqu'aux larmes, pis encore : jusqu'à la désolation sans larmes, de la foi.

J'en arrive à n'oser pas communier. Tentation, je le sais; aussi passé-je toujours outre. Mais quel état, quelle vie ? Quel ulcère, quelle putréfaction profonde de l'âme ? Si bien que, parfois, je me demande si mes réflexions théologiques ne me servent pas tout bonnement d'analgésique spirituel. C'est pour-

quoï j'achève cette trop longue lettre, mon Père, en vous demandant très instamment vos prières; j'en ai plus besoin que de pain. Et croyez, je vous prie, à mes sentiments de respectueuse et fraternelle gratitude.

NOTES

V

- (1) Analogie ne veut pas dire identique.
- (2) La Revised Version anglicane rend bien les nuances de l'hébreu, pour Genèse, 1:26 : "Let us make man in our image, into our likeness" (au lieu de after, dans l'Authorized Version). C'est la différence établie par les Pères grecs entre l' et l' .
- (3) Mes raisons provenaient (a posteriori) d'une comparaison entre elles, des "Eglises", ressortissant plutôt à l'histoire et à la théologie positive; celles de Dom L... s'appuyaient sur un système d'idées, sur la théologie spéculative. On verra plus loin que, là aussi, l'auteur a modifié de fond en comble ses points de vue fondamentaux.
- (4) Le présent Pape, en plusieurs Encycliques, affirme parler au nom de tous les baptisés, de la Chrétienté tout entière, et l'en sait que d'éminent théologiens anglicans (parmi lesquels des prélats) lui reconnaissent une "primauté de responsabilité", voire de leadership ou d'initiative. Le R.P. Congar englobe, de droit, tous les baptisés dans l'Eglise romaine, pour éviter la distinction, qu'il estime équivoque, entre le corps et l'âme de l'Eglise. Solution séduisante, mais qui tranche le noeud gordien, au lieu de le dénouer.
- (5) C'est le moment de rappeler la formule classique de St. Augustin sur "ceux qui ont l'air d'être hors de l'Eglise, alors qu'ils sont dedans, et ceux qui ont l'air d'être dedans, alors qu'ils sont dehors".
- (6) A propos des Non-Conformistes, des théologiens anglicans parlent des unconvenanted mercies of Our Lord, les miséricordes de Notre-Seigneur qui ne font l'objet d'aucun accord, d'aucune règle.

- (7) C'est depuis un demi-siècle, seulement, que certains Anglicans, d'ailleurs désavoués souvent par les autorités officielles de leur Eglise, ont, en imitation de Rome, tenté d'édifier une conception universaliste de l'Anglicanisme, dont le Church House de Westminster est à la fois le symbole et le centre d'expansion.
- (8) On connaît le mot d'Auguste Comte : "le protestantisme est une insurrection de l'individu contre l'espèce".
- (9) Que penser des Salutistes, qui rejettent le Baptême ?
- (10) Cette conception justifie le baptême des nouveaux-nés : c'est l'Eglise qui "est sanctifiée par la purification dans l'eau baptismale" (Eph., 5:26). Et l'enfant participe, par le baptême "individuel", à l'immersion de l'Eglise, immergée dans le Jourdain en la personne de son chef, afin que soit "accomplie toute la justice" (Matt., 4:15).
- (11) "Sacramentelle" au sens le plus large (Eph., 5:32); la nature elle-même est "sacrement" (Rom., 1:20; Hébr., 11:3). C'est presque en ce sens que Carlyle affirme, au seuil de Sator resartus, que tout est "vêtement".
- (12) Cette expression n'est pas conforme au vocabulaire théologique de l'Occident, bien que le Cardinal Mercier ait employé l'adjectif théandrique, pour qualifier non seulement les actions de Jésus-Christ, mais aussi sa nature. Mais elle a pour elle son usage courant en Orient, qui a son propre vocabulaire théologique depuis quinze siècles; nous l'employons dans le même sens que Seleviev.
- (13) Il s'agit, bien entendu, de la Chrétienté non-romaine.
- (14) Il s'agit de sa Manière courte et facile pour faire l'raison en foi et de simple présence de Dieu.
-